

Sylvie Aubry, (exposition au Soleil, septembre 2014)

« Les uns disent : l'art nous sauvera de la bêtise humaine. Les autres : l'art nous fera gagner beaucoup d'argent. Pour Sid, c'est simple : l'art sert à pétouiller, à faire passer le temps quand on ne sait que faire de sa vie. » Mais plus tard, il notera dans son carnet : « L'art, c'est beaucoup de travail » ; remarque que dans un rêve, lui a soufflé la reine des abeilles.

Sid, c'est un personnage, héros du roman de Daniel de Roulet, éloquemment intitulé « Le silence des abeilles » et dont j'ai repris les phrases évoquant l'art. Le silence assourdissant des abeilles.

Et ce silence, l'oreille sensible de l'artiste Sylvie Aubry a su le percevoir, ou peut-être même l'a-t-elle plutôt douloureusement subi - car c'est un constat que l'on n'a guère envie de chercher - , afin de l'utiliser, de le transfigurer dans ses œuvres. J'aurais même presque le goût de dire « d'en faire son miel », mais cela serait trop facile, alors je ne le dirai pas...

Et si j'insiste quelque peu sur l'existence ou la non-existence ou plutôt la disparition progressive des abeilles, c'est que, si l'on s'en réfère au texte de l'affiche annonçant l'actuelle exposition, les œuvres présentées, réalisées pour la plupart ces cinq dernières années, ont été inspirées par les déplacements des abeilles.

Sylvie Aubry, l'artiste, qui s'exprime aussi bien en bijouterie, peinture, gravure, dessin qu'en exploitant le verre ou la céramique, est aussi, discrètement souvent mais avec entêtement, une femme de conviction.

« La disparition des abeilles n'est pas une bonne chose pour nous » fait-elle remarquer. Elle les a donc fait exister, subsister à l'intérieur de ses œuvres en s'inspirant de leurs déplacements matérialisés sous forme de lignes.

Lignes qui se croisent, se chevauchent, s'entrelacent, et dont certaines paraissent vouloir s'échapper, afin de continuer le voyage, le mouvement, hors du support sur lequel elles sont tracées. Lignes ondulantes ou légèrement brisées. Lignes qui vibrent, virevoltent, se rejoignent parfois ou retournent sur elles-mêmes, en un perpétuel recommencement.

Lignes fines, délicatement colorées aux nuances d'arc-en-ciel ou blanches, lignes parfois épaisses, doubles, parce que tracées avec les doigts, en contact direct, physique avec la toile. Lignes au travers desquelles l'imaginaire peut créer un lac, ériger une montagne.

Et, dans presque toutes les œuvres, des cercles s'ajoutent aux lignes, y amenant également une dimension temporelle. « Le cercle est des trois formes primaires celle qui tend le plus vers la quatrième dimension », c'est-à-dire vers l'évocation du temps, confiait Kandisky à un ami.

Et cette dimension temporelle est encore accentuée par les points tracés sur nombre d'œuvres, points qui font vibrer le regard, points de même couleur, alignés ou en essaim, car je ne peux m'empêcher de faire un lien entre ceux-ci et les points colorés peints sur les parois des grottes par nos ancêtres paléolithiques. Sylvie, qui avoue aimer les ronds, en a aussi nanti la porte vitrée de la petite galerie, la

transformant ainsi en une sorte de vaisseau dont les hublots permettraient un lien avec l'extérieur.

Lignes, cercles, points, figures tracées sur des fonds souvent de teintes claires, quelque peu mélancoliques. Mais cette atmosphère s'éclaire, se réchauffe dans les jaunes éclatants de la dernière toile peinte, et qui se trouve à l'entrée de cette salle. Nous y retrouvons les lignes et les cercles. Nous pouvons même y deviner un motif floral, réminiscence d'un thème plus ancien. Ce jaune solaire tendrait-il à dissiper les brumes de la mélancolie ?

Les toiles à venir donneront la réponse, peut-être.

Et pour terminer, j'aimerais évoquer un quasi anniversaire .C'est en effet aux cimaises de la galerie du Soleil que Sylvie , pour la première fois, a montré ses œuvres en une exposition personnelle. C'était au siècle passé, il y a presque 30 ans, en décembre 1984. Et Gérard Tolck, qui avait alors présenté l'artiste, terminait son texte par ces mots :cette frêle jeune femme nous donne à voir ce qu'il y a de plus prometteur de l'art du Jura. Croix de bois, croix de fer, si je mens je crache par terre et je vais en Enfer.

Grâce à toi, Sylvie, grâce aux travaux que tu nous as permis de découvrir au long de ces trente années, nous savons maintenant qu'il n'est pas en enfer.

Il est donc temps, pour fêter ça, de boire un verre.

Josette Houriet

28.9.2014